

tendait pour l'année 1915 à une cessation des hostilités, mais chacun s'attendait y voir le commencement de la fin. Toutes ces espérances devaient être déçues; il nous faut bien dire que toutes nos attentes, si vives qu'elles aient été, n'ont pas été remplies. Sur le théâtre occidental de la guerre, les choses en sont au même point exactement qu'au mois d'avril dernier. Bien que nous puissions dire avec orgueil que nos forces alliées ont gagnés de remarquables victoires — victoires dans lesquelles nos Canadiens, encore des enfants, se sont battus comme de vieux soldats, sauvant parfois la situation, et remplissant d'une légitime fierté le cœur des Canadiens, il nous faut tout de même admettre, sachant trop bien que cela est vrai, que les alliés n'ont pu réussir à percer la ligne des ennemis et à commencer leur marche vers le Rhin.

Sur les divers fronts de l'est, nous avons été plus grandement désappointés. Nos alliés de la Russie ont perdu là les positions précédemment acquises. Ils ont perdu la Galicie et la Pologne; leur sol a été envahi, et l'on a eu pour Petrograd des craintes comme celles que nous avions eu pour Paris aux premières heures de la guerre. Dans les Balkans une noble résistance a été opposée aux ennemis; mais nulle victoire. Quoique dans ces circonstances il y ait eu des causes de désappointements, il n'y a cependant pas lieu de s'alarmer ni de se décourager, par cette raison que le succès, et les triomphes de l'armée allemande n'ont jamais été des triomphes définitifs, mais simplement des victoires à la Pyrrhus, et des signes assez nombreux font voir que, pour le moral comme pour le nombre, la force des troupes allemandes, comparativement à celles des troupes alliées, diminue de jour en jour, et que, dans un avenir assez rapproché, les alliés vont enfin pouvoir reprendre l'offensive.

C'est par la marine britannique, pendant cette guerre, qu'a été remportée la seule victoire complète. Il est vrai qu'il n'y a pas eu d'engagement général; mais, pour ce que la marine anglaise a déjà accomplie comme pour ce qu'elle accomplit tous les jours, je rappellerai les paroles des soldats de Napoléon, pendant la campagne de 1805, lesquels disaient que leur empereur gagnait des batailles sans combattre, simplement au moyen de marches et contremarches. C'est de la même manière que l'amiral Jellicoe, a remporté des victoires sans aucun engagement; il a réussi, par de simples veilles et de simples patrouilles à tenir la flotte allemande isolée, impuissante, emprisonnée dans ses propres eaux, aussi inutile à la cause de

l'Allemagne que si elle eût été coulée. La marine britannique a tenue la mer ouverte au commerce des alliés presque aussi effectivement qu'en temps de paix. Si, comme il est indiqué dans le discours du trône, d'autres sacrifices deviennent nécessaires pour arriver à une victoire complète et finale, il peut être bon que de nouveau, au commencement de cette session, nous affirmions l'attitude que, des deux côtés de la Chambre, nous avons maintenue, celle que, pour nous de la droite, nous entendons maintenir.

Lorsque la guerre a éclaté, l'un et l'autre partis dans cette Chambre ont admis que c'était le devoir du peuple canadien de participer à la guerre selon toute l'étendue de nos ressources. Cette décision, prise d'un commun accord entre les partis dont l'enceinte de ce Parlement a été unanimement ratifiée par le peuple du Canada. Je me trompe, il me faut faire une exception. Cette ratification n'a pas été unanime. Il s'est trouvé un groupe qui a toujours protesté contre notre attitude, et ce groupe est celui du parti nationaliste de la province de Québec, qui a déclaré dès le début que c'était pour le peuple canadien un crime de prendre part à cette guerre. Non seulement a-t-il employé ce langage extrême, mais il a, à mainte et mainte reprise, affirmé dans la presse nationaliste, et il affirme encore, que notre attitude actuelle vient uniquement de ce que nous nous soumettons servilement aux ordres des autorités anglaises.

Je n'ai pas à défendre le gouvernement; mais, monsieur l'Orateur, après avoir été quinze ans au pouvoir, je connais la nature des relations qui existent entre les autorités impériales et celles du Canada, et je dis qu'une telle assertion n'a aucun fondement — et je sais ce que je dis. Je sais que je dis la vérité. Je sais ne rien dire qui ne soit connu de quiconque est au fait des institutions sous lesquelles nous vivons quand je dis qu'il n'y a eu de la part des autorités britanniques, aucun commencement, nulle demande, nulle instance. L'offre du Gouvernement a été spontanée, la ratification du parlement du Canada a été voulue. Ce que nous avons fait l'a été dans la pleine puissance de notre indépendance législative, sous la constitution que nous tenons du parlement britannique. Ce que nous avons fait l'a été délibérément, volontairement et non par aucun sentiment de contrainte, mais parce que nous avons pensé qu'étant sujets britanniques, ayant joui et jouissant encore du bienfait de la liberté anglaise, nous nous devons à nous-mêmes de faire le sacrifice de notre trésor et de